

secours ! lorsque Louis d'un coup de son grand coutelas éventa l'un des sacs, et il en tomba une quantité de café en grains. L'oncle le prit dans ses mains et en parut satisfait. On alla à un autre, qui fut également poignardé : c'était du sucre. Mais restait le sac qui était ensanglanté, et à travers lequel se dessinaient les membres d'un homme. Louis s'en approcha de

même, le défit, et en tira un énorme cadavre, duquel il coupa proprement une demi-douzaine de cotelettes de porc frais que l'on fit griller pour le souper.

Les brigands étaient des contrebandiers ; et l'homme assassiné un bon et succulent cochon.

FREDÉRIC SOULIÉ.

RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

BATAILLE D'IÉNA.

(Octobre 1806.)

Le roi de Prusse, entraîné à la guerre par les conseils de la reine, par les intrigues de sa cour et par la funeste influence de la Russie et de l'Angleterre, avait remis le soin de préparer les opérations militaires au duc de Brunswick, l'un des plus vieux généraux de l'Europe, qui avait à venger l'affront de sa retraite devant les armées françaises en 1792, et qui, à l'âge de quatre-vingts ans, se livra avec l'ardeur d'un jeune homme au désir de réparer la brèche faite à sa vieille réputation.

Dans le récit de la bataille que je place sous vos yeux, mes chers enfans, c'est encore Napoléon dont le génie frappera votre attention ; mais sa grandeur d'âme et sa générosité éclateront aussi après la victoire, et vous rendrez hommage à ces vertus qui sont toujours les compagnes du véritable héroïsme.

L'armée prussienne s'était ébranlée ; elle présentait un total de plus de cent mille combattans. Le roi de Prusse s'y trouvait en personne, accompagné de la reine, que son désir du succès entraînait sur les champs de bataille, afin d'accroître par sa présence l'enthousiasme et le dévouement des troupes.

De son côté, l'empereur des Français avait pris toutes les mesures que commandait une agression aussi formidable. La grande armée était réunie ; les corps qui la composaient étaient sous les ordres des maréchaux Bernadotte, Augereau, Lannes, Davoust, Ney, Soult et Lefeb-

vre. Le maréchal Berthier était à la tête de l'état-major-général.

Le roi de Prusse fit parvenir à l'empereur un ultimatum, qui lui intimait, pour ainsi dire, l'ordre de repasser le Rhin, d'évacuer l'Allemagne, de renoncer à l'Italie, à la Hollande, etc. A cette lecture, Napoléon dit à ceux qui l'entouraient : « Je plains le roi de Prusse ; il n'entend pas le français ; il n'a point lu sûrement cette rapsodie qu'on m'envoie en son nom. »

Les premiers combats des deux armées eurent pour résultat d'obliger les Prussiens à changer l'ordre de bataille qu'ils avaient d'abord adopté, et de se placer dans une position moins favorable. Parmi ces combats, arrêtons-nous, mes enfans, sur celui qui eut lieu près de Saafeld, contre une avant-garde sous les ordres du prince Frédéric-Louis de Prusse, chargé de défendre ce poste et un pont sur la Saale. Après une canonnade qui dura deux heures, deux régimens de hussards français chargèrent la cavalerie ennemie et la culbutèrent. L'infanterie qui s'avança pour soutenir cette cavalerie fut jetée dans un marais ou dispersée dans les bois.

Le prince Louis de Prusse, cousin-germain du roi, l'un des plus ardens provocateurs de cette guerre, avait combattu à la tête de la cavalerie avec la plus grande intrépidité ; mais ses escadrons étant rompus par les hussards français, il suivait le mouvement de cette troupe

pour tâcher de la rallier, lorsqu'il fut atteint par un simple maréchal-des-logis du dixième de hussards qui lui cria de se rendre. Le prince s'arrête alors, fait volte-face, et engage avec son adversaire un combat corps à corps. Le Français, prenant le prince pour un simple officier, lui réitéra sa sommation. — « Rendez-vous, lui dit-il, ou vous êtes mort. » — Il reçoit pour réponse un coup de sabre sur le visage. Réduit à se défendre, et ne suivant plus que le mouvement de la vengeance, le Français frappe le prince, qui tombe mort à ses pieds. Ce courageux sous-officier se nommait *Guindé*. L'empereur lui accorda de l'avancement, et le fit entrer dans les grenadiers à cheval de sa garde.

Lorsque les deux armées furent en présence, Napoléon, suivant son usage, vint passer la nuit au bivouac, au milieu de sa garde, sur le plateau qu'elle occupait.

Les Prussiens présentaient alors un front de six lieues d'étendue, indiqué par leurs feux, tandis que ceux des Français semblaient concentrés sur un seul petit point. Les avant-postes se touchaient; le plus petit mouvement était entendu. On prit les armes à la naissance du jour; un brouillard régnait dans l'atmosphère. L'empereur, parcourant les lignes, recommanda aux soldats de se tenir en garde contre la cavalerie ennemie, qui passait pour très-redoutable; il leur rappela leurs victoires passées; que l'armée prussienne, séparée de sa ligne d'opérations, de ses magasins, cernée enfin, n'allait pas combattre pour la gloire, mais pour assurer sa retraite, et que ceux qui ne mettraient pas obstacle à son passage seraient perdus d'honneur et de réputation. *En avant!* s'écrièrent de toutes parts les soldats. Telle fut leur réponse.

Les deux armées avaient achevé de se former; mais comme le brouillard durait encore et les couvrait toutes les deux, elles ne s'aperçurent entièrement que lorsqu'un beau soleil vint éclairer l'horizon; il était neuf heures du matin; elles étaient alors à demi-portée de canon.

La partie de l'armée ennemie que Napoléon avait devant lui était sous les ordres du feld-maréchal Mollendorf, vieux compagnon d'armes du grand Frédéric; elle était forte de soixante mille hommes, dont une cavalerie formidable faisait partie. Dans cette situation, Napoléon eût désiré retarder le combat, pour donner le temps d'arriver aux troupes qui devaient le rejoindre, et surtout à la cavalerie qui lui manquait; mais l'ardeur des troupes et les dispositions de l'ennemi ne le permirent pas.

En moins d'une heure, l'action devint générale. On combattit de part et d'autre avec un ordre et une fermeté qui rendirent long-temps l'avantage incertain; mais enfin, au bout de deux heures, le maréchal Soult parvint à enlever un bois qu'il attaquait, et se porta en avant avec toutes les troupes à ses ordres. L'empereur, qui avait auprès de lui sa garde et une réserve, apprenant que sa cavalerie et une partie du corps du maréchal Ney, qu'il attendait, venaient d'arriver et se formaient en arrière du champ de bataille, fit avancer ses réserves sur la première ligne, qui, se trouvant ainsi mieux appuyée, fit plier l'ennemi, lequel toutefois rétrogradait lentement et en bon ordre, lorsque le grand-duc de Berg (Murat), à la tête des dragons et des cuirassiers, vint fondre sur les Prussiens, et mit le plus grand désordre dans leurs rangs. La cavalerie ennemie voulut en vain résister à ce choc impétueux; elle dut suivre le mouvement de son infanterie. Celle-ci s'était formée en bataillons carrés. Cinq de ces bataillons furent enfoncés. Une grande partie de l'artillerie, et plus de vingt mille fantassins ou cavaliers tombèrent au pouvoir des Français.

Mais la gauche de l'armée prussienne n'avait pas pris part à cette action. Le duc de Brunswick, à la tête de cette gauche, avait marché pour s'opposer aux deux corps sous les ordres des maréchaux Davoust et Bernadotte, qui se dirigeaient sur Naumbourg. Avec le duc de Brunswick se trouvaient le roi, la reine, les principaux ministres et le grand quartier-général prussien. La position du maréchal Davoust a lait se trouver extrêmement critique; car Murat et Bernadotte, d'après les ordres de l'empereur, marchaient sur Iéna; et avec un effectif de vingt-sept mille combattans, il se voyait dans la nécessité de résister aux efforts de près de cinquante mille hommes, dont douze mille de cavalerie.

Le brouillard était, comme à Iéna, tellement épais, que les divisions françaises s'avancèrent sans voir l'ennemi et sans en être aperçues. Les troupes étaient à portée de fusils sans être reconnues. Le combat s'engagea avec vivacité. L'impétuosité française eut les premiers avantages. Dès onze heures du matin, les Prussiens avaient fait de grandes pertes. Le duc de Brunswick, le général Schmettau, plusieurs autres généraux, grièvement blessés, avaient été emportés loin du champ de bataille. A ce moment, le roi Frédéric-Guillaume, apprenant que le général Mollendorf était maltraité à Iéna, et voulant déboucher à tout prix pour le secou-

rir, ordonna une attaque générale. Un corps nombreux de cavalerie, commandé par le prince Henry, frère du roi, tomba avec impétuosité sur la division française du général Morand. Les régimens français soutinrent ce choc avec une fermeté digne d'éloge. Les cavaliers prussiens, repoussés une première fois, revinrent à la charge sans pouvoir les entamer; et le prince Henry ayant été blessé, ses escadrons se retirèrent derrière l'infanterie, aussitôt abordée par les Français, qui reprirent l'offensive. La mêlée devint terrible. Vainement le feld-maréchal Kalckreuth, qui avait remplacé le duc de Brunswick, fit-il avancer les réserves et la garde royale, il n'empêcha pas le village de Fauchwitz d'être emporté à la baïonnette. C'était le point le plus important de la position des ennemis, qui, débordés alors sur leurs ailes, repoussés par leurs centres, auraient peut-être pris le parti de la retraite, si le roi n'eût, de son propre mouvement, ordonné des dispositions pour une nouvelle attaque.

Le maréchal Davoust, qui était loin de regarder comme décisif l'avantage qu'il avait obtenu après une lutte si opiniâtre, tenta un nouvel effort pour rompre enfin ses ennemis. De ce dernier engagement dépendait la gloire de la journée. Davoust le fit comprendre aux soldats; aussi, malgré la fatigue dont ils étaient accablés, après huit heures de combat, ils se précipitèrent plutôt qu'ils nemarchèrent sur la nouvelle ligne prussienne, qu'ils abordèrent à la baïonnette sans tirer un coup de fusil. Cette attaque eut tout le succès qu'en espérait le général français. Les Prussiens enfoncés, culbutés, prirent la fuite, abandonnant vingt pièces de canon, sans les avoir enclouées, qui, à l'instant, dirigées contre les fuyards, augmentèrent la confusion de leur déroute. Kalckreuth lui-même, entraîné par le désordre de ses divisions, ne put donner aucun ordre; et les Prussiens, poursuivis, se dispersèrent sans pouvoir se rallier.

Ainsi, avant six heures du soir, la victoire était complète sur tous les points; mais le principal honneur de cette journée, si justement célèbre par le double combat d'Iéna et d'Awerstaedt, appartient peut-être au maréchal Davoust. En effet, si le corps que le roi de Prusse commandait en personne eût forcé la position qu'il attaquait, l'empereur aurait pu se trouver dans une situation embarrassante, et le succès de la journée rester incertain.

Un grand homme n'oublie pas les services rendus à la patrie; Napoléon grati-

fia le maréchal Davoust du titre de *duc d'Awerstaedt*.

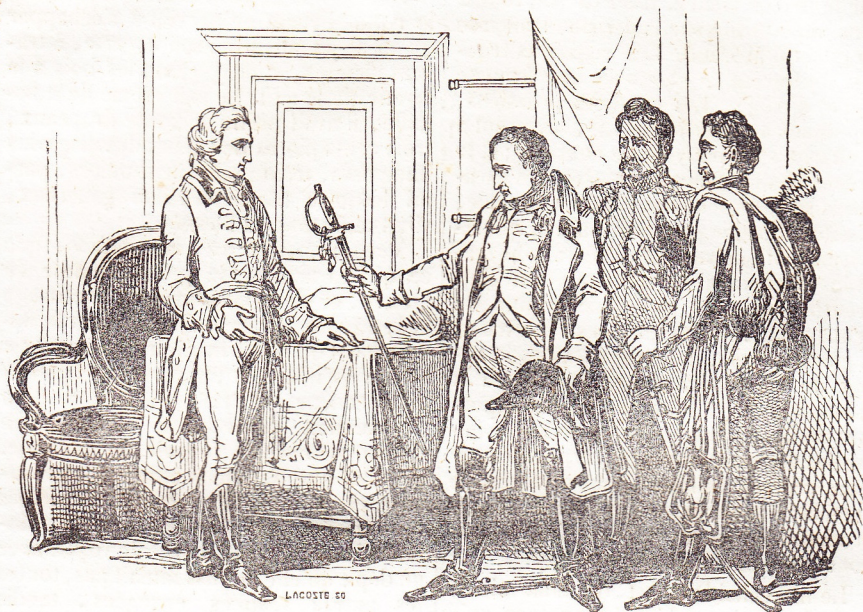
Presque cerné par l'armée victorieuse, le roi de Prusse ne parvint à s'échapper qu'en se jetant, avec son escorte, à travers champs, et en gagnant les bois à la faveur de la nuit. Le soir même de la bataille, il avait perdu soixante drapeaux, trois cents pièces de canon, des magasins immenses, trente mille prisonniers, parmi lesquels trente officiers généraux, vingt mille tués ou blessés.

Vous remarquerez, mes enfans, que ce qui caractérise le grand homme de guerre, ce n'est pas seulement le courage et la science, c'est aussi l'ardeur et le dévouement qu'il sait inspirer à ses soldats; si bien qu'il lui faut tempérer quelquefois cette ardeur, et arrêter les effets d'un dévouement désordonné. La journée d'Iéna va nous en fournir un exemple. Pendant que Napoléon attendait sa cavalerie, et que ses troupes étaient inquiétées et menacées par celles des ennemis, l'infanterie de la garde impériale voyait avec un dépit qu'elle ne dissimulait pas, toutes les autres troupes engagées, tandis qu'elle avait ordre de rester dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots : *en avant, en avant!* « Qu'est-ce, dit l'empereur brusquement, en se présentant sur le front des bataillons, il n'y a que des jeunes gens sans barbe qui peuvent vouloir préjuger ce que je dois faire. Qu'ils attendent d'avoir commandé trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis. » C'étaient, en effet, de jeunes vèlites impatiens de se signaler, dont la voix s'était fait entendre.

L'histoire vous apprendra, mes enfans, qu'il est dans les mœurs de la nation à laquelle vous appartenez, d'honorer le courage malheureux; jamais, dans la victoire, nos guerriers n'ont manqué à ce devoir de générosité.

Apprenant que le vieux Mollendorf, blessé, était dans Erfurth, retenu sur son lit, Murat, quoique la place n'eût pas encore capitulé, s'empressa de lui envoyer son propre chirurgien; et Napoléon voulut qu'un régiment français prit les armes pour accompagner le convoi du général Schmeettau, qui expira à la suite des blessures qu'il avait reçues à Awerstaedt. Quatre officiers supérieurs tenaient les coins du drap mortuaire, et l'un d'eux prononça un éloge funèbre sur la tombe du général ennemi.

La cour de Prusse avait abandonné Postdam et Berlin avec tant de précipitation, que rien n'avait été enlevé dans les palais du roi. La reine, ainsi que ce prince,



suivaient l'armée prussienne dans sa retraite presque honteuse, elle en partageait les dangers, vêtue en amazone, avec l'uniforme du régiment qui portait son nom. Elle fut sur le point d'être prise, ainsi que le roi, et n'échappa à cette humiliation que par un hasard heureux.

L'empereur trouva à Postdam l'épée du grand Frédéric, la ceinture que ce prince avait portée dans la guerre de Sept-Ans, et le grand cordon de ses ordres : « J'aime mieux cela, dit-il, en s'emparant de ces nobles trophées, je les enverrai à mes vieux soldats des campagnes de Hanovre ; j'en ferai présent au gouverneur des invalides, qui les gardera comme un témoignage mémorable des vicissitudes de la grande armée, et la vengeance qu'elle a su tirer du désastre de Rosbach. »

Nul assurément, et vous le reconnaissez sans doute, mes jeunes amis, nul n'était plus digne que Napoléon de se saisir de cette épée, et ne pouvait mieux que lui, remplir le rôle glorieux que le héros prussien avait envié, lorsqu'il avait dit, en termes si honorables pour notre nation : « Si j'avais l'honneur d'être roi de France, il ne se tirerait pas, en Europe,

un seul coup de canon sans ma permission. »

Après avoir visité ensuite, avec un respect religieux, le caveau où les restes de Frédéric étaient déposés dans un cercueil de bois de cèdre, recouvert en cuivre, sans ornemens, sans trophées, sans inscription fastueuse qui rappelât les faits qui immortalisent ce roi guerrier et philosophe, Napoléon quitta Postdam pour se rendre à Berlin.

On assure que cette visite au tombeau de Frédéric sauva la monarchie prussienne. La première pensée de l'empereur avait été, dit-on, de disloquer le royaume dont il allait achever la conquête, d'effacer de la carte jusqu'à son nom ; mais la vue du tombeau de Frédéric, le souvenir de sa gloire, changèrent le cours des idées du vainqueur et mirent des bornes à sa vengeance. Ainsi, mes enfans, l'influence des grandes qualités d'un souverain s'étend encore long-temps après qu'il a cessé de vivre ; et c'est vingt ans après sa mort que Frédéric a préservé ses états d'une destruction totale.

A. BRÉANT.

Journal
Des
Enfants

3